

Regard d'un théologien protestant

par Michel GRANDJEAN,* Genève

Je confesse être un peu trop jeune pour avoir de Vatican II des souvenirs personnels. Pour l'historien que je suis, le concile des années 1962-1965 est donc avant tout un événement qui relève de l'histoire. Un événement capital, même si l'on ne se risquera peut-être pas, comme l'a fait le général de Gaulle, à le baptiser «plus grand événement du XX^e siècle». ¹ Il serait simpliste d'imaginer pour autant une cassure brutale entre un avant et un après. Le concile s'est voulu réformateur et s'est donc (tout comme les «réformateurs» du XVI^e siècle) inscrit dans une tradition. Que l'on sache, il n'a jamais prétendu vouloir tout reconstruire à partir de zéro. Mais si le concile de Vatican II a ses limites et s'il laisse - parfois à dessein - ouvertes un certain nombre de questions, ce serait faire preuve de mauvaise foi que de ne pas saluer, d'abord, ses notables avancées. Quel changement de décor, pour le catholicisme romain, que ces années 1962-1965 !

Il n'est que de feuilleter le vénérable *Dictionnaire de théologie catholique* (paru entre 1903 et 1950) pour pressentir combien le catholicisme des années 60 et suivantes diffère de celui du début du XX^e siècle. Le père Congar a naguère remarqué qu'on ne trouve dans ce monument de plus de 20000 pages aucun article sur les réalités du monde : profession ou travail ; sexualité ; famille, paternité ou maternité ; économie, politique ; technique, science, art ou beauté : rien de cela n'a à voir, croyait-on, avec la théologie. Dans ce contexte, on mesure tout ce que le discours d'ouverture de Jean XXIII, le 11 octobre 1962, avait de décoiffant : «Notre devoir n'est pas seulement de garder ce précieux trésor [la doctrine de l'Eglise] comme si nous n'avions souci que du passé, mais de nous consacrer, résolument et sans crainte, à l'œuvre que réclame notre époque.»

Mais le changement de décor de Vatican II, ce n'est pas seulement cette surprenante ouverture au monde moderne. C'est également la conscience, nouvelle à Rome,

émoussée depuis le temps à Genève ou à Wittenberg, que l'Eglise doit toujours être sur le qui-vive, dans un processus de réforme permanente. *Semper reformanda*, disait-on au XVI^e siècle.

Autre indice de renouveau : la tenue d'un concile qui renonce d'entrée de jeu, contrairement à tous ceux qui l'ont précédé, à établir des listes d'anathèmes contre les hérétiques de tout poil. Joseph de Maistre, l'un des ténors de l'ultramontanisme du XIX^e siècle, était définitivement balayé, lui qui demandait à quoi pouvait bien servir un concile œcuménique du moment qu'on avait le pilori...

A l'évidence, Vatican II n'est pas un *aggiornamento* superficiel et ses textes n'ont rien d'une simple mise au goût du jour. C'est plutôt une lame de fond, puissante, inégale, parfois contradictoire et menacée d'épuisement, qui va arracher

* Professeur d'Histoire du christianisme et doyen de la Faculté autonome de théologie protestante de l'Université de Genève.



Des observateurs non catholiques invités au concile.

quelques-unes des digues érigées çà et là contre la modernité. On relit dès lors avec un sentiment d'étrangeté des textes comme *Humani Generis* de Pie XII, si proches d'un point de vue chronologique (cette encyclique qui condamnait notamment la théorie de l'évolution des espèces n'est que de 1950), mais tellement dépassés dans leurs préoccupations et dans leurs problématiques.

Vatican II, c'est l'abandon d'une ecclésiologie fondée sur le juridico-politique : impossible, depuis le concile, de penser l'Eglise *d'abord* en tant que puissance dans ses rapports antagonistes avec l'Etat, ou de la penser *d'abord* en termes de pouvoir clérical (un pape du XIX^e siècle, Grégoire

XVI, la définissait comme la société inégale dans laquelle Dieu «a destiné les uns à commander [les clercs, bien sûr], les autres à obéir [les laïcs]»). L'Eglise de Vatican II ne peut évidemment être résumée en une formule, mais il n'est sans doute pas faux de dire que c'est une Eglise de communion et de fraternité, construite sur la dignité de la personne et sur la liberté. C'est le peuple de Dieu en marche sur la terre. *Lumen Gentium* n'a pas fini de donner à penser théologiquement.

L'Ecriture comme source

Vatican II, c'est encore la fin du règne tridentin et d'une certaine façon, comme on a pu le dire, la fin de la Contre-Réforme. Alors que le concile de Trente avait accordé «un même sentiment de piété et un même respect» à l'Ecriture et à la Tradition (session 4, avril 1546), voici qu'en 1962 les pères de

Vatican II refusaient le schéma préparatoire dit des deux sources, la Bible et la Tradition, et qu'ils déclaraient l'Ecriture comme la source, au singulier, de la révélation divine (*Dei Verbum* 7). Quant à la Tradition, elle permettait de comprendre l'Ecriture «de façon plus approfondie» (*Dei Verbum* 8).²

Impossible d'esquisser ici la problématique Ecriture/Tradition telle qu'elle se pose simultanément au concile du Vatican et à la conférence de Foi et Constitution de Montréal (1963). Mais je mesure, en reprenant les textes, combien simplistes étaient les mises en garde que je pouvais entendre dans les années 1970 : «C'est vrai que les catholiques ont maintenant la Bible, mais ils ont malheureusement gardé la Tradition.»

L'œcuménisme, venons-y précisément. Vatican II, c'est aussi une prodigieuse ouverture. On a du mal à mesurer, après coup, l'état des relations œcuméniques avant le concile : c'est la célèbre encyclique de Pie XI, *Mortalium Animos* (1928), qui donnait encore le ton. Les esprits ouverts à l'œcuménisme - on les appelait alors *panchrétiens* - étaient soupçonnés de cacher « sous les séductions et le charme de [leurs] discours » une erreur susceptible de « disloquer de fond en comble les fondements de la foi catholique ».

En conséquence, aucun observateur catholique romain à la première assemblée du Conseil œcuménique des Eglises (Amsterdam 1948) ; interdiction aux catholiques d'approcher du site de la deuxième (Evanston 1954). En revanche, l'annonce d'un prochain concile faite lors de la semaine de l'unité de janvier 1959 et, qui plus est, dans le but déclaré d'inviter les communautés séparées à la recherche de l'unité, allait conduire Rome à accepter l'envoi d'observateurs lors de la troisième assemblée du COE (New Delhi 1961).

A l'inverse, un certain nombre d'observateurs extérieurs au monde catholique romain, parmi lesquels le grand théologien protestant de Bâle Oscar Cullmann, allaient être invités au concile. Des observateurs qui ne furent pas tenus au silence dans les couloirs du Vatican : W.A. Visser't Hooft a estimé un jour que si l'on signalait en rouge les passages de Vatican II modifiés à la suite de remarques des observateurs, on obtiendrait un texte assez coloré...

Œcuménisme encore. Les mots les plus souvent commentés d'entre les textes de Vatican II sont peut-être les fameux *subsistit in* de *Lumen Gentium* 8 : après avoir parlé de l'unique Eglise du Christ, que le Sauveur, après la résurrection, remit à Pierre pour qu'il en soit le pasteur, le texte précise que cette Eglise, « en tant que société constituée et ordonnée en ce monde, demeure dans (*subsistit in*) l'Eglise catholique, gouvernée

par le successeur de Pierre et par les évêques qui sont en communion avec lui ».

« Modeste, mais décisive trouvaille », écrit Yves Congar, qui fut l'un des rédacteurs de la constitution dogmatique sur l'Eglise. On ne dit plus « hors de l'Eglise catholique romaine, il n'y a pas de véritable Eglise », mais « dans l'Eglise romaine, il y a véritable Eglise ». L'Eglise du Christ, celle qui va d'Abel jusqu'au dernier des justes, n'est donc plus assimilée, sans autre forme de procès, à une institution ecclésiastique. Ici, comme dans le décret sur l'œcuménisme, c'est une place, petite mais bien réelle, qui est faite à la valeur ecclésiale de celles et ceux qui professent la foi chrétienne sans pour autant se ranger sous la bannière pontificale.

A mi-chemin

Le concile de Vatican II, si on le regarde dans la petite perspective historique que le recul rend aujourd'hui possible, apparaît à l'évidence non pas comme une œuvre achevée, mais comme un mouvement qu'on lance. Il a « fécondé la théologie, selon une formule de Congar, mais en lui laissant la tâche de difficiles gestations ». En d'autres termes, le concile n'a pas fermé ses portes en 1965 avec la conviction d'être arrivé au bout du chemin. Personne ne se cachait que la route serait encore longue, qu'elle était même constitutive de l'être de l'Eglise dans l'attente du Royaume.

On s'épargnera le ridicule d'énoncer en trois lignes la liste des défis qui demeurent. Mais qui ne perçoit que l'éthique théologique, après Vatican II, n'a sans doute pas encore pris la mesure de ce que signifie pour l'anthropologie l'apport des sciences humaines ? que la place de la femme dans l'Eglise demeure une question lancinante ? que l'évangélisation sans prosélytisme pourrait être réinventée ? ou que l'exigence œcuménique, y compris pour ce qui concerne les relations entre christianisme et judaïsme,

gagnerait à être ravivée ? Le chemin a été ouvert, mais la fatigue semble aujourd'hui l'emporter sur l'espoir d'avancer.

Prenons l'exemple de l'œcuménisme. Vatican II nous désignait, nous autres chrétiens extérieurs à l'Eglise catholique romaine, comme des frères séparés (mais n'oublions pas, aujourd'hui, les quelques sœurs séparées...). On nous a certes dit qu'il fallait mettre plus d'accent sur le nom que sur l'adjectif, et que ce dernier signalait seulement le manque de plénitude ecclésiale.³ Mais reprenons alors l'une des questions critiques que Karl Barth avait déjà posées en 1966 à ses interlocuteurs romains : dès lors qu'il est difficile aux membres de l'Eglise catholique - même enrichie de la vérité de Dieu - de vivre avec toute la ferveur qui conviendrait et qu'ils doivent eux aussi tendre à la perfection chrétienne (*Unitatis redintegratio* 4), comment affirmer de façon péremptoire que la plénitude serait ici complète et défailante partout ailleurs ?

La position de la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse est sans doute plus modeste, qui affirme qu'«aucune Eglise ne possède pleinement la connaissance de la Vérité, ni la plénitude de l'Esprit, ni celle de son ministère» et que «nous n'avons tous qu'une part de la plénitude de Dieu, lequel est infiniment plus que tout ce que chaque Eglise à elle seule ou même toutes les Eglises ensemble ne pourront jamais être ou avoir».⁴ La reconnaissance d'un tel principe n'enlèverait rien à l'œcuménisme sérieux que tous appellent de leurs vœux et que le cardinal Walter Kasper distinguait récemment «d'une indifférence et d'un relativisme confessionnels».

Le concile du Vatican, avant d'être ce recueil de textes qui font autorité, est un souffle et une dynamique. «J'ai découvert une Eglise et une théologie, écrivait Barth à l'issue de son voyage *ad limina apostolorum*, qui viennent d'amorcer un mouvement dont les conséquences dépasseront toutes nos prévisions.» Trente-six ans plus tard, le

futur reste de mise. On avoue, en effet, sa difficulté à retrouver la dynamique de Vatican II dans certains textes récents du Magistère, quand bien même ils abondent - personne ne le niera - de références aux textes du dernier concile. Et l'on se prend à se demander si la fidélité à la lettre ne contrevient pas parfois à la portée initiale des textes.

Dans tous les cas, on aurait tort de se priver, pour bien comprendre Vatican II, d'une connaissance approfondie du contexte dans lequel a fleuri cette fleur surprenante.⁵

M. G.

¹ La tentation de classer les événements sur le podium de l'histoire est plus fréquente chez ceux qui la font que chez ceux qui l'écrivent...

² *Penitius intelligere*. L'adverbe est capital. Sa traduction - malencontreuse erreur signalée par Didier Gonneau - avait été oubliée dans l'édition officielle (Centurion, Paris 1967)...

³ Laissons ici de côté, malgré l'importance cruciale du vocabulaire, le fait que le concile comme les textes récents du Magistère refusent aux communautés protestantes l'appellation d'Eglises parce qu'elles n'ont pas conservé d'épiscopat ni la substance intégrale de l'eucharistie. Il y a là encore un vaste chantier qui demeure ouvert.

⁴ *Lignes directrices de l'action œcuménique de la FEPS*, Zurich 1994 (citation : § 1.4).

⁵ Outre les textes du concile, j'ai notamment consulté : **Karl Barth**, *Entretiens à Rome après le Concile*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel 1968 ; **Yves Congar**, *Le Concile de Vatican II*, Paris 1984 ; **Lukas Vischer**, *The Ecumenical Movement and the Roman Catholic Church*, in «A History of the Ecumenical Movement», vol. 2, Conseil œcuménique des Eglises, Genève 1993, pp. 311-352 ; **Etienne Fouilloux**, *Au cœur du XX^e siècle religieux*, Editions ouvrières, Paris 1993. Ces ouvrages permettent de mesurer que, grâce au concile ouvert il y a 40 ans, l'Eglise catholique romaine est probablement celle qui, de toutes, a le plus changé au cours du siècle dernier.